

# REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 22. — 1<sup>er</sup> SEM.

47<sup>e</sup> ANNÉE

29 MAI 1909

## LETTRES INÉDITES DE RICHARD WAGNER A SA FAMILLE <sup>(1)</sup>

*A sa nièce Franziska Wagner.*

Chère Fränze,

Voudrais-tu m'informer exactement si Johanna a déjà conclu un traité avec Paris, si c'est avec le Grand-Opéra ou bien avec l'Opéra Italien, et à partir de quelle date ce traité prend cours. Au cas où elle n'aurait pas conclu définitivement, écris-moi si tu penses pouvoir l'amener à faire insérer formellement, dans le traité à intervenir, une clause, d'après laquelle, elle s'engage, dans certaines éventualités, à paraître à Paris aussi dans *Tannhäuser*. Voici la chose : Par la stupidité de Meyerbeer, qui, récemment, a levé toute une armée de scribes pour me déchirer là-bas, je suis devenu soudain célèbre à Paris ou, tout au moins, très intéressant. On m'insinue déjà, de là-bas, de donner mon consentement à certaines démarches en vue d'obtenir la commande d'un opéra pour Paris. Je ne puis ni ne veux rien en savoir, parce que, avant tout, il me déplaît de composer de la musique sur un texte étranger, surtout sur un texte français. Par contre, je pourrais moins m'opposer à ce qu'on fasse une bonne traduction de *Tannhäuser*, en vue de le donner au Grand-Opéra, pourvu que l'on me garantisse une bonne représentation. Celle-ci serait, sans aucun doute, possible

avec Roger, dans le rôle de Tannhäuser <sup>(1)</sup> et Johanna. Roger serait pour moi le meilleur Tannhäuser du monde, et notamment beaucoup meilleur que le Tichatschek. La possibilité d'une bonne représentation m'attire avant tout ; la perspective d'une lutte terrible, mais fertile en conséquences, avec Meyerbeer stimule ma... disons méchanceté ; une activité absorbante, à l'occasion d'une immédiate et intéressante représentation pourrait, en outre, être très favorable à mon état de santé, qui, dans la situation actuelle, marche à grands pas vers sa complète ruine. Il s'agit maintenant de décider formellement Johanna à entrer, avec énergie, en lice pour moi et à se dégager complètement de sa dépendance vis-à-vis de Meyerbeer à Paris. Fais-moi part, comme j'ai dit, de tes espérances à ce sujet. Transmets mes meilleures salutations à M. Stocks : j'aurais déjà répondu à sa dernière lettre, si je ne devais pas beaucoup me ménager et ne pas me fatiguer outre mesure à écrire des lettres. Qu'il songe déjà, pour Schweirin, au *Lohengrin*, cela m'a pour ainsi dire épouvanté ; cependant je ne me sentirais pas disposé à le

(1) Le vœu de Wagner ne fut pas exaucé, lors de la réalisation de *Tannhäuser* au Grand-Opéra, et ce fut le ténor Niemann qui créa le rôle de Tannhäuser, de façon déplorable, si l'on en croit Baudelaire, qui écrit à ce sujet : « Que dirons-nous de M. Niemann, de ses faiblesses, de ses pâmoisons, de ses mauvaises humeurs d'enfant gâté, nous qui avons assisté à des tempêtes théâtrales où des hommes tels que Frédérick et Rouvière bravaient ouvertement l'erreur du public, jouaient avec d'autant plus de zèle qu'il se montrait plus injuste et faisaient constamment cause commune avec l'auteur. » (*Art Romantique*).

(1) Voir la *Revue Bleue*, des 1<sup>er</sup>, 8, 15 et 22 mai 1909.



contredire, si j'apprenais que l'on décide de suivre absolument les voies habituelles, non seulement pour l'intention, mais aussi pour la représentation, et que, par exemple, la non-adjonction à l'orchestre ordinaire d'une clarinette basse et d'un troisième basson ne vienne pas tout gâter. Ce sont des vétilles, mais si elles provoquent déjà de l'opposition, je dois, à bon droit, m'inquiéter pour ce qui est plus important. Je voudrais beaucoup te voir au théâtre; tout ce que j'apprends de toi excite mon impatiente curiosité. Quand et où sera-ce possible?

Adieu, pour aujourd'hui! Les meilleures salutations de la part de Minna et de la mienne.

Ton

RICHARD WAGNER.

Zurich, 28 septembre 1852.

Je t'envoie sous bande une brochure que je te prie de remettre à M. Stocks.

En ce qui concerne le projet de Paris, silence vis-à-vis de tout le monde : personne ne doit en avoir le moindre soupçon.

A sa nièce Franziska Wagner.

Ma chère Fränze,

Merci beaucoup pour ta lettre! Ce qui m'a particulièrement réjoui, c'est ton désir de venir nous voir. S'il est sérieux, tu nous donneras une grande joie et nous espérons aussi pouvoir t'offrir de quoi ne pas te faire regretter ton sacrifice. Tu trouveras, certes, un abri chez nous : un fameux divan est à ta disposition en guise de lit; notre paysage enchantera tes yeux, sois-en sûre. Aussi tu n'entendras pas chez nous la moindre nouvelle au sujet de l'Art! Ne te tracasse point en ce qui concerne ma dernière enquête. Paris ne me tient pas tellement à cœur; qu'il en résulte quelque chose ou qu'il n'en résulte rien, cela m'est à peu près indifférent. Pour l'amour du ciel, ne va pas t'imaginer que je recherche gloire et honneur : si j'ai quelque chose en vue, pour ce qui concerne mes opéras, c'est toujours exclusivement la possibilité souhaitée d'une bonne représentation, rien qu'au point de vue artistique. Assurément ton père avait d'autres desseins relativement à Johanna et toi-même t'oublies jusqu'à parler de l'avenir matériel de ses enfants, son unique préoccupation. Sans que je le lui aie demandé, Albert m'a écrit récemment, au sujet du traité de Johanna avec Paris, que celui-ci est seulement relatif à Meyerbeer : de tout mon cœur je lui ai, alors, exprimé ma douleur de voir se vendre précisément aussi Johanna, qui me tient de si près, à la cupidité des Juifs (1); elle avait un plus noble devoir à remplir,

pour la force de sa jeunesse, que de se sacrifier encore à un art défunt, pourri! Si Johanna m'aime vraiment à ce point, cela peut-il compenser la trahison qu'elle commet, en quelque sorte, vis-à-vis de moi? Oui, mais l'avenir matériel? Encore plus d'argent, encore plus de gloire! n'est-ce pas? Laissez-moi tranquille avec votre avenir matériel! Johanna ne possède-t-elle pas encore assez d'argent et ne pourrait-elle pas atteindre à la plus haute gloire, en se vouant à une noble cause? Il m'eût été précieux de voir *Lohengrin* donné, l'hiver prochain, à Berlin : tout s'arrangeait bien, — mais voilà que Johanna, pour laquelle j'ai écrit *Elsa*, se noircit et produit au jour l'*Africaine*, de Meyerbeer. Tout cela pour son avenir matériel! Qui sait, pourtant, si je vivrai encore, l'an prochain, et avant Berlin je n'aurais, précisément, pas laissé donner autre part le *Lohengrin*! Assez de cela; j'en ai été attristé, blessé, froissé, comme de l'infidélité d'une personne aimée. Le portrait de Johanna et ta lettre avec lui, m'ont fait bien plaisir. Je lui en ai donné connaissance immédiatement et, hier, elle m'a répondu par une longue lettre. Dieu, je l'ai toujours aimée et mon humeur chagrine s'adressait précisément à d'autres qu'à elle-même et à son caractère. Je lui écrirai de nouveau, sous peu, et essaierai ce que je puis sur elle et sur ses parents, relativement au point de vue pratique. Si je pouvais seulement la gagner à l'Art vrai et la proposer en exemple d'exception à toutes les misérables premières chanteuses de notre temps! Je lui ai écrit que tu viendrais me voir, et j'ai ajouté que je n'empoignerais personne par les cheveux, pour l'obliger à venir contre sa volonté. Je crois qu'un voyage dans les Alpes procurerait à Johanna plus de bien que ces sacrées pérégrinations, pour aller chanter à tous les confins du monde; je ne suis malheureusement pas le seul de mon avis.

Arrive donc seulement toi, et sois assurée que ton attachement est un vrai réconfort pour moi. Je ne puis souffrir les hommes et n'aime pas non plus avoir affaire avec eux : qui ne peut être vraiment aimé d'une femme ne vaut pas la corde pour le pendre. Les crétins sont incapables d'amour : s'ils ont encore du génie, ils se soûlent; les médiocres se contentent du cigare. Je ne me soucie plus que des femmes; s'il y en avait seulement davantage! Le courage n'existe plus; tout est tombé à rien! Allons! sois meilleure que les autres : j'espère en toi! Ecris-

*Judaïsme dans la Musique.* A Meyerbeer il ne reprochait pas seulement d'écrire une musique contraire à son propre idéal et à la tradition des maîtres qu'il vénérât : Gluck, Mozart et Beethoven; mais plus encore d'entraver toute initiative nouvelle par la prépondérance d'une situation où les influences extérieures avaient la plus large part.

(1) On sait que Wagner, antisémite convaincu et militant, a écrit une brochure qui porte ce titre : *Le*



moi de nouveau : sous peu, je gagnerai un million, que je partagerai avec toi. Au demeurant, garde-toi de la *prospérité* et si les choses vont mal, songe à la persistante déveine de ton oncle et fabricant d'opéras,

RICHARD W.

Pourquoi ne saluerais-tu point Stocks ?  
Minna cuisine et salue !

A sa sœur Louise Brockhaus.

Chère Louise,

Je te remercie beaucoup pour ta lettre amicale, qui m'arriva bien à l'improviste. Son impression fut d'autant plus frappante, que, sous tous les rapports, tu semblais y donner cours à ta tristesse. Il m'est impossible d'envisager avec exactitude ta situation actuelle; je devine seulement que tu dois avoir des motifs suffisants de te sentir plutôt malheureuse. Je ne puis t'exprimer en termes précis ce que j'entends par là, car il y a des divergences trop nombreuses entre nous et les seuls points communs appartiennent plutôt au sentiment indéterminé qu'à la conscience. Je me vois donc obligé de parler exclusivement de moi dans ma réponse et, du reste, tu me demandes aussi, particulièrement, comment je vais.

Il y a un an, j'écrivis une fois à ta petite Clara; je me trouvais alors dans un établissement hydrothérapique, avec la résolution de devenir, une bonne fois, un homme physiquement sain. Mon vœu secret était la santé, qui me donnerait la possibilité d'être délivré absolument du martyre de ma vie, de l'Art. C'était un dernier effort, un effort désespéré vers le bonheur, vers la véritable joie de vivre, telle qu'elle ne peut être dévolue qu'à l'homme sain et conscient. Je devais, sans doute, bientôt m'apercevoir que je m'illusionnais sur ma situation : ma vie est condamnée et je ne puis plus la prolonger qu'artificiellement, — cette vie dont je n'ai jamais joui vraiment — par le moyen de l'art.

Dans quelle situation désespérée je me trouve maintenant, précisément avec *mon* art, vis-à-vis de notre vie artistique publique, celui-là seul peut le comprendre, qui conçoit de quelle façon l'Art me tient lieu uniquement d'une vie pleine de désirs inapaisés (1). Avec quelle légèreté, par contre, me

jugent ceux qui me reprochent d'aspirer à la gloire ! Mon violent besoin d'amour, que la vie ne peut apaiser, je l'épanche dans mon art et, au cas le plus favorable, je dois me laisser considérer comme un énergique réformateur de l'opéra ! Je cours ainsi d'un désappointement à un autre, et cette course lamentable aura pour résultat le délabrement, de plus en plus profond, de ma santé — que nulle cure au monde ne pourra sauver. Mes nerfs sont déjà tout à fait déprimés : peut-être l'une ou l'autre crise extérieure de mon existence pourrait-elle encore m'empêcher artificiellement de mourir, durant quelques années : cela ne peut s'entendre que de la mort même; ma perte, impossible de l'empêcher. Voilà, en termes laconiques, ce que j'ai à te dire de moi.

L'entreprise de remonter à Dresde le *Tannhäuser* m'a laissé à peu près indifférent : je sais, pourtant, que la représentation, là-bas, pour ce qui est du rôle principal (celui de Tannhäuser), a constitué un *four* complet. Que tout l'accessoire ait été suffisant, ne peut me contenter.

Au surplus, ma pensée ne se reporte vers ce Dresde qu'avec horreur : nul être humain n'a plus donné de son moi, du plus profond de son cœur, avec le plus absolu détachement de son âme, que moi là-bas, et contre quelles murailles de stupidité est venu, toujours, s'éteindre mon cri ! Maintenant, je dois vivre pour m'entendre reprocher mon *ingratitude* à l'égard du Roi ! Comme si l'inutilité, avec laquelle je sacrifiais ma vie et mon activité artistique, là-bas, pour m'assurer une place et jouir d'un *bienfait*, comme on les distribue, sans choix, à n'importe quels propres à rien, pouvait m'être imputée à grief et n'était pas la faute de la situation absurde contre laquelle je luttai avec des explosions de rage ! — Suffit !

Bien des choses de ma part à ta Marianne et transmets-lui mes plus cordiaux souhaits. Ne viendrez-vous donc pas une fois nous voir dans la belle Suisse ? J'aspire sincèrement à voir Clärchen et Ottilien de nouveau assises à notre table. Veuille les saluer de tout cœur et souhaite à ton bon mari, de ma part, toute prospérité. Ma femme s'associe de grand cœur à ces salutations et à ces vœux. Mais

(1) C'est une des idées les plus chères à Wagner, puisqu'on la retrouve sous différentes formes dans sa Correspondance (Lettres à Mathilde Wesendonk, lettres à ses amis). N'alla-t-il pas jusqu'à écrire que, si la vie nous donnait satisfaction, l'art n'aurait plus de raison d'être. Dans un sentiment identique, Baudelaire, celui de tous les critiques qui l'a le plus magnifiquement interprétée, donne à la même idée cette forme éloquente et lapidaire : « C'est cet admirable, cet immortel instinct du

Beau, qui nous fait considérer la terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une correspondance du ciel... C'est à la fois par la poésie et à travers la poésie, par et à travers la musique, que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau, et quand un poème exquis amène les larmes au bord des yeux, ces larmes ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance : elles sont bien plutôt le témoignage d'une mélancolie irritée, d'une postulation des nerfs, d'une nature exilée dans l'imparfait, et qui voudrait s'emparer immédiatement sur cette terre d'un paradis révélé » (*Art romantique*).



toi, chère Louise, je te prie de m'écrire, de nouveau, sans tarder et de conserver ton affection à :

Ton frère,

RICHARD.

Zurich, 11 novembre 1852.

J'ai à peu près terminé, maintenant, mes poèmes des *Nibelungen* : l'exécution musicale va dépendre de mon état de santé. Si ma situation ne change pas radicalement, je désespère de pouvoir continuer mon œuvre. Les poèmes seront prochainement publiés.

A sa sœur Cécile Avenarius.

Zurich, 30 décembre 1852.

Chère Cécile,

Je voulais t'écrire déjà hier, afin que tu reçoives la lettre le jour du Nouvel An; une indisposition m'en empêcha : les félicitations arriveront donc un jour trop tard.

Sois seulement assurée que ta lettre m'a beaucoup et sincèrement réjoui; je me disais presque que j'aurais dû déjà depuis longtemps avoir reçu une lettre de toi, et supposais que tu m'en voulais pour quelque passage de ma dernière missive. Il n'en est rien, et cela est d'autant mieux ! Quand tu t'adresses ainsi à moi, chaque fois, involontairement, les jours de notre jeunesse s'évoquent à ma pensée, alors que, vraiment, nous nous appartenions le plus; aucun souvenir de cette époque ne me revient, sans que tu y sois associée. La même chose doit se présenter, sans doute, pour toi et, puisque l'on considère toujours la jeunesse comme l'époque la plus heureuse de la vie, tu languis, parmi les traverses du présent, vers celui qui, autrefois, t'était le plus proche. La partie au bord de l'Elbe, à Loschwitz, joue pour moi, de temps en temps, son petit rôle. N'est-ce, pas également, ton avis ? A présent, tout est devenu déplorable : je vis dans un entourage qui, étant donné mon vif besoin d'expansion, me repousse de plus en plus vers mon moi intérieur; aucun être humain n'éprouve plus que moi le désir irrésistible de dépenser au dehors ses richesses, et à nul être il n'est accordé si peu en retour : l'équilibre manque absolument entre ce que je donne et ce que je reçois. Je suis incroyablement pauvre en impressions agréables, et je dois toujours finir par ronger mon propre cœur. Une malchance particulière, c'est que je n'ai, pour ainsi dire, comme amis que des philistins, et que ceux-ci s'attachent à moi avec une affection à laquelle je ne puis répondre, vu la différence essentielle de nos caractères, qu'avec une certaine déloyauté. Au total, ce sont les hommes qui me sont le plus antipathiques; c'est encore des femmes que je reçois les impressions les plus

agréables. C'est une horrible sottise que les hommes aient toujours des rapports avec les hommes, et les femmes avec les femmes : toute la race humaine finira par être victime de cette inconséquence. Si seulement les femmes n'étaient pas à ce point ruinées ! Les hommes sont maintenant, on peut dire, des philistins-nés, et les femmes le deviendront par eux. C'est ainsi; je mène ici une véritable vie de chien : toutes les désillusions en ce qui concerne les amis auxquels je me confie si bénévolement, ne durent au total pas longtemps; finalement, la fatigue de l'illusion m'apporte la souffrance et, forcément je laisse, en fin de compte, les choses dans le simple appareil de la vérité, telles qu'elles sont. C'est donc toujours la solitude d'autrefois; cependant, mon cœur va s'éteindre d'inanition. Mes nerfs sont fort malade, et après maints essais de radicale guérison, j'ai abandonné tout espoir : la seule chose que je puisse faire, c'est de me procurer assez de repos et de confort pour résister encore. Mon travail, voilà ce qui me maintient debout; cependant, les nerfs du cerveau sont chez moi ruinés à ce point que je ne puis travailler plus de deux heures par jour, et encore je ne parviens à ce résultat qu'en m'étendant deux heures après le travail, et en parvenant à dormir quelque peu. Si le sommeil ne vient pas, c'est fini pour la journée toute entière. De la sorte, j'ai maintenant terminé mon grand poème des *Nibelungen*; si un peu d'enthousiasme m'arrive de l'extérieur, au printemps, j'entamerai la musique.

Tu sais que, à présent, mes opéras sont donnés en divers endroits : je n'en retirerai pas grand chose et je ne compte pas sur une large diffusion. J'éprouve aussi trop de dégoût d'avoir affaire à ces canailles de directeurs de théâtre et de chefs d'orchestre. Tu as appris, sans doute, aussi, quelque chose à ce sujet, de Steche : j'ai reçu, récemment, une lettre de lui. Quelques lignes de M<sup>me</sup> Steche me réjouiraient fort.

Ne m'en veuille point d'avoir assaisonné l'ouverture de *Tannhäuser* pour la servir au concert : ce que tu m'as écrit à ce propos m'a décidé à informer immédiatement David que je ne désirais point cette exécution. Je voudrais ne pas avoir affaire à ces gredins de musiciens de Leipzig : je ne suis pas à leur convenance et, conséquemment, ils devraient ne pas s'occuper de moi, car je sais ce qui adviendrait de leurs soucis à mon égard.

Vois, le feuillet est à sa fin et, pauvre créature que je suis, je ne parviens pas à terminer en une séance. Contente-toi donc de ces jérémiades. Si tout va à souhait, encore une fois, pour moi (pécuniairement parlant), je t'invite, avec sac et quilles, à mes frais, en Suisse. C'est convenu ! Bien des choses à ton mari Édouard et à tous les enfants. Minna prépare les ca-



deux de nouvel an ! Peps ronfle et moi... je te salue et je te remercie de tout mon cœur !! Adieu !

Ton

RICHARD.

Avec la villa, on t'en a fait accroire : il y a deux ans, nous occupions une bicoque, au bord du lac, que mes amis, par plaisanterie, avaient dénommée : *villa Rienzi*. C'est là, sans doute, la ravissante villa !

Minna déclare qu'elle serait furieuse, si je ne t'envoyais pas ses salutations, à toi et aux tiens : envoie-moi, le plus vite possible, l'accusé de réception.

A sa nièce Clara Brockhaus.

Zurich, 12 mars 1854.

Ma chère petite Clara,

Merci de tout cœur pour ta bonne lettre ; elle me fit grandement plaisir. Déjà, dans ces derniers temps, je m'étais, de nouveau, beaucoup occupé de toi. Ton début à Leipzig m'en fournit l'occasion. Ce qui m'a procuré de la joie, c'est d'apprendre qu'on te reprochait d'avoir chanté avec trop de passion. Si tu veux devenir chanteuse de concert et acquérir tes lettres-patentes, il faut t'y prendre autrement. En toute occasion, prends modèle sur la Mayer, de Leipzig, le véritable type de mauvais goût de là-bas en matière de chant. Ce qu'elle a fait du *Lohengrin* à Leipzig, tu as dû l'apprendre : telles sont les joies que me procure ma chère patrie ! Au surplus, j'ai déjà fait mon deuil du *Lohengrin* : qu'on l'arrange comme on voudra !

Il en sera autrement pour les *Nibelungen* : je ne les écris pas, ceux-ci, pour le théâtre, mais pour nous ! Je les ferai représenter, cependant : je me suis imposé cela comme l'unique et suprême tâche de ma vie. Je m'édifierai ma scène moi-même et ferai personnellement l'éducation de mes interprètes. Combien d'années cela me coûtera, peu me chaut, pourvu que j'arrive au but (1). Après l'exécution, je lancerai ma partition sur le bûcher de Brünnhilde, afin que tout soit dévoré par le feu.

Que vas-tu entreprendre, maintenant, avec ta voix ? Veux-tu être ma Brünnhilde ? en ce cas, dis à ton père qu'il t'octroie la liberté dans deux ans : à cette date, j'espère avoir terminé toute la musique et il s'agira de trouver mes interprètes. Ce serait beau, si tu étais du nombre !

Depuis mon retour de Paris, j'ai bien travaillé : rien ne me satisfait plus que le travail ; ce m'est un stupéfiant, une ivresse dans mon existence misérable. *L'Or du Rhin*, commencé depuis novembre, est ter-

miné : je travaille encore à l'instrumentation. En été, je composerai la *Walkyrie* ; au printemps de l'an prochain, j'entamerai le *Jeune Siegfried*, de telle sorte que je pense avoir achevé aussi la *Mort de Siegfried* au cours de l'été suivant. Alors, tu arrives, n'est-ce pas ?

Comment vont mère et père ? J'ai appris qu'ils ne se plaisaient plus autant dans leur propriété. Qu'ils viennent donc faire un voyage en Suisse !

En vérité — tu me manques beaucoup. Je ne pourrais goûter de joie plus profonde que celle de te voir arriver bientôt près de moi. Ta tante, aussi, se réjouirait grandement : elle t'aime beaucoup. Je ne parviens pas à concevoir pourquoi ton père hésite à te laisser partir. Il devrait t'accompagner.

Chère enfant, adieu ! Salue les tiens et donne un baiser à Ottchen. Que l'on entende bientôt quelque chose de toi... hélas ! je veux dire par là de nouvelles écritures !

Adieu ! Encore une fois, merci et songe toujours à moi avec affection.

Ton,

RICHARD W.

A sa sœur Clara Wolfram.

Genève, 20 août 1858.

Ma chère Clara,

Je t'avais promis de plus amples détails au sujet des circonstances qui ont amené la crise, dénouée à présent (1). Je te communique le nécessaire, afin que tu puisses couper court à tous les racontars — qui me laissent, au surplus, fort indifférent.

Ce qui, depuis six années, m'a maintenu, consolé et notamment aussi fortifié, pour pouvoir tenir aux côtés de Minna, malgré les énormes différences de nos caractères et de nos êtres intimes, c'est l'amour de cette jeune femme qui, au début et assez longtemps, manquant de courage, avec hésitation et timidité, puis, avec de plus en plus de décision et de confiance, se rapprocha de moi. Comme il ne pouvait jamais être question d'une union entre nous, nos penchants profonds l'un pour l'autre assumèrent bientôt le caractère triste et mélancolique de l'amour, qui écarte tout ce qui est vulgaire et bas et ne découvre la source de la joie que dans la prospérité de l'être aimé (2). Depuis le jour de notre première

(1) Il s'agit de sa séparation d'avec Minna, sa première femme, causée par son attachement pour Mathilde Wesendonk. (Voir les *Lettres à Mathilde*, et le beau commentaire de ce drame intime, publié par M. Édouard Schuré dans la *Revue des Deux Mondes* sous ce titre : *La Genèse de Tristan*.)

(2) Ici encore nous retrouvons en Wagner le disciple de Schopenhauer qui écrit : « Les forces de la Nature

(1) Vingt-deux années devaient s'écouler avant la réalisation de cet idéal, puisque l'inauguration du théâtre de Bayreuth date de 13 août 1876.



rencontre, elle n'a cessé d'avoir pour moi les soins les plus inlassables et les plus délicats, et elle a obtenu, avec le plus grand courage, de son mari tout ce qui pouvait m'alléger l'existence... Et cet amour, qui était toujours resté entre nous, inexprimé, dut se révéler, finalement, lorsque, l'an passé, je composai le poème de *Tristan* et en fis présent à l'aimée. Alors, pour la première fois, elle demeura sans forces et me déclara qu'il lui fallait, maintenant, mourir !

Imagine-toi, chère sœur, ce que devait être pour moi cet amour, après une existence de fatigues et de souffrances, d'agitations et de sacrifices, comme la mienne ! Cependant, nous reconnûmes immédiatement qu'il ne fallait pas songer à une union, et nous nous résignâmes, nous souffrîmes, patientâmes, mais nous nous aimâmes !

Ma femme, avec la finesse habituelle de l'instinct féminin, semblait comprendre ce qui se passait : certes, elle avait des accès fréquents de jalousie, raillait, témoignait du dédain ; cependant, elle tolérait nos rapports, qui, du reste, ne contrevenaient, à aucun point de vue, aux bienséances, nous procurant, uniquement, l'occasion de nous savoir l'un près de l'autre. Je croyais, donc, que Minna faisait preuve de jugement et comprenait qu'il n'y avait, vraiment, rien à craindre pour elle, puisque, précisément, une union était impossible entre la jeune femme et moi et que, par conséquent, l'indulgence constituait pour elle le parti le plus avisé et le meilleur. Il fallut me rendre compte que je m'étais absolument mépris ; des potins m'arrivèrent aux oreilles et, finalement, elle perdit à ce point le sens que, ayant intercepté une lettre de moi, elle... en rompit le cachet. Cette lettre, si elle avait été, le moins du monde, en état de comprendre, aurait pu, de la façon la plus absolue, la rassurer ; car il y était aussi parlé de notre résignation. Elle ne voulut voir, cependant, que la familiarité des expressions, et perdit-tout sang-froid. Folle de rage, elle se présenta devant moi et m'obligea à lui montrer, avec calme et décision, la situation sous son véritable jour, à lui expliquer qu'elle s'était attiré son propre malheur en décachetant une lettre de cette nature et que, si elle ne reprenait point ses esprits, il deviendrait indispensable de nous séparer. Sur ce dernier point nous fûmes d'accord, moi, de sang-froid, elle avec passion. Cependant, le lendemain, elle me fit pitié. J'allai la trouver et lui dis : « Minna, tu es fort malade ! » Nous combinâmes un plan de cure pour elle ; elle parut se calmer ; le jour du départ pour cette cure approchait. Elle voulait absolument parler

encore à M<sup>me</sup> Wesendonk avant son départ. Je le lui interdis de la façon la plus formelle. Il m'importait, surtout, de faire comprendre peu à peu à Minna le caractère de mes relations avec M<sup>me</sup> Wesendonk, afin de lui prouver qu'il n'y avait, précisément, aucune inquiétude à avoir pour le maintien de notre union matrimoniale, à condition qu'elle ne commît pas de maladresses, fit preuve de noblesse et de réflexion, renonçant à tout accès de folle vengeance et évitant tout éclat. Finalement elle m'approuva. Mais le calme ne lui vint pas. Derrière mon dos, elle alla dans l'autre maison, et, — sans se rendre compte de ce qu'elle faisait — blessa, de la façon la plus grossière, les sentiments délicats de M<sup>me</sup> Wesendonk. Comme elle avait dit : « Si j'étais une femme ordinaire, j'irais montrer cette lettre à votre mari ! » M<sup>me</sup> Wesendonk, qui avait la conscience de ne jamais rien cacher à son mari (ce que, naturellement, une femme telle que Minna ne peut comprendre) n'avait plus qu'un parti à prendre, c'était d'aller, sans perdre un instant, trouver son mari, pour lui raconter cette scène et lui en expliquer les motifs. Ainsi une intervention brutale et vulgaire avait brisé le charme tendre et pur de nos relations ; maints changements devaient advenir. Je ne parvins que fort tardivement à démontrer à mon amie, que jamais une nature comme celle de ma femme ne pourrait être amenée à comprendre exactement des rapports d'une élévation et d'un désintéressement tels, que ceux qui existaient entre nous ; quel coup ce fut alors pour moi, sa déclaration, ferme et grave, d'avoir à cesser ceux-ci, puisqu'elle avait tout confié à son mari ! Celui qui est capable de comprendre ce que j'ai souffert depuis (cela se passait à la mi-Avril) se rendra compte de ce qui s'agitait, finalement, en moi, lorsqu'il me fallut reconnaître la complète inutilité de mes efforts assidus en vue de maintenir la situation ébranlée. J'ai soigné Minna, avec le plus grand dévouement, pendant trois mois, pour sa cure ; afin de la tranquilliser, je cessai, en fin de compte, durant cette période de temps, tous rapports avec nos voisins ; uniquement préoccupé de sa santé, j'employai tous mes efforts pour lui rendre la tranquillité : tout fut vain ! Elle persista avec opiniâtreté dans les idées les plus misérables, se déclarant offensée et, à peine calmée, éclata bientôt en accès de rage, comme auparavant. Depuis un mois que Minna est revenue, il fallait en finir. Les deux femmes, si rapprochées l'une de l'autre, c'était, dorénavant, impossible ; puis, aussi, M<sup>me</sup> Wesendonk ne pouvait oublier que, en récompense de ses plus nobles sacrifices et de ses attentions les plus délicates pour moi, elle avait reçu, de ma femme, les injures les plus brutales et les plus outrageantes. Les gens commençaient également à potiner. Bref,

agissent partout sérieusement. L'enthousiasme et la volupté sont graves et ne comportent pas le badinage. »



les scènes les plus inouïes et les tourments les plus affreux se succédant sans relâche pour moi, par considération pour M<sup>me</sup> Wesendonk aussi bien que pour Minna, je me décidai, en fin de compte, à quitter le bel *Asile*, qui m'avait été préparé avec une si tendre affection.

Maintenant, c'est le calme qu'il me faut et l'existence la plus retirée : car j'ai tant et de si grands chagrins à oublier. Minna est incapable de comprendre quelle malheureuse union fut, depuis toujours, la nôtre ; elle se représente le passé tout autrement qu'il ne fut en réalité et, quand je trouvais le réconfort, la diversion et l'oubli dans mon art, elle croyait, finalement, que tout cela n'avait jamais été nécessaire. Bref, j'en suis arrivé à prendre, maintenant, une résolution définitive : ces éternelles tracasseries, cette humeur défiante autour de moi, je ne puis plus les supporter, si je veux accomplir courageusement la tâche de mon existence. Quiconque m'a vu de près a dû admirer ma patience, ma bonté, oui, ma faiblesse ; et si, maintenant, des jugements superficiels me condamnent, j'ai appris à les entendre avec indifférence. Jamais Minna n'a eu meilleure occasion de se montrer digne de son rôle de femme que maintenant, où il s'agissait de sauvegarder pour moi ce qu'il y avait de plus haut et de plus cher. Il dépendait d'elle de montrer si véritablement elle m'aimait. Ce qu'est un pareil amour, elle est à jamais incapable de le comprendre, et sa rage éclate, de toutes parts, en accès inconsidérés.

Cependant, je l'innocente, à cause de son mauvais état de santé ; quel autre caractère n'aurait pas pris sa maladie, si la malade elle-même avait été autre et plus amène ? Les traverses nombreuses et pénibles qu'elle a supportées avec moi et que mon génie intérieur (malheureusement, je ne pus le lui communiquer) m'a fait surmonter aisément, me disposent à plus d'indulgence encore en sa faveur. Je voudrais être, le moins souvent possible, cause de souffrances pour elle, car j'éprouve pour son sort une compassion de plus en plus grande. Cependant je me sens, désormais, incapable de demeurer à ses côtés ; au surplus, je ne pourrais aucunement la servir de la sorte : elle me comprendrait de moins en moins et je ne serais pour elle qu'un objet de ressentiment ! En conséquence — séparation ! Mais à l'amiable, sans rancune. Je ne veux pas lui faire d'affront. Mon seul désir, c'est qu'elle se rende compte, avec le temps, qu'il vaut mieux ne pas nous revoir souvent. Pour l'instant, je lui laisse la perspective, aussitôt qu'interviendra l'amnistie, de me voir retourner près d'elle en Allemagne ; c'est pourquoi elle prendra avec elle tous les objets et tous les meubles. Finalement, je ne veux jurer de

rien ; tout dépendra de mes dispositions d'esprit à venir. Dis-toi donc aussi qu'il ne s'agit, maintenant, que d'une séparation momentanée. N'épargne, je t'en prie, rien de ce qui pourrait rendre Minna plus tranquille et plus raisonnable. Car, je le répète, elle est, pourtant, malheureuse ; avec un homme plus insignifiant, elle eût été plus heureuse. Plains-la donc avec moi ! Je t'en remercierai cordialement, chère sœur.

J'attends encore quelque chose ici, à Genève, avant de pouvoir partir pour l'Italie, où, vraisemblablement à Venise, je pense passer l'hiver (1). Déjà me raniment quelque peu la solitude et l'éloignement de tout entourage pénible. Quant au travail, il ne pouvait être immédiatement question d'y songer. Dès que je me trouverai dans la disposition d'esprit favorable pour pouvoir continuer la composition de *Tristan*, je me considérerai comme sauvé. En vérité, c'est ainsi qu'il me faut venir en aide : je ne veux, du monde, rien que le repos nécessaire à mon travail, qui, un jour, doit lui appartenir. Tu peux te servir, en toute confiance, chère Clara, du contenu de cette lettre, pour donner des éclaircissements, là où ils seraient indispensables. En somme, je préfère, naturellement, qu'il soit le moins possible parlé de ce qui s'est passé. La compréhension de ce dont il s'agit ne sera le fait, vraiment, que de quelques êtres très rares ; pour cela, il faut connaître exactement les personnes en question.

Allons, adieu, chère sœur ! Merci encore pour la discrète interrogation, à laquelle je réponds, comme tu le vois, avec la confiance la plus entière. Traite Minna avec ménagements ; mais fais en sorte aussi qu'elle arrive à comprendre, peu à peu, quelle est sa situation vis-à-vis de moi.

Ton frère,

RICHARD W.

(A suivre.)

(1) Nous sommes à cette date où il va écrire : « J'ai aujourd'hui un calmant qui m'aide à trouver le sommeil : c'est le désir ardent et profond de la mort. Pleine inconscience, évanouissement de tous les rêves, non-être absolu : telle est la libération finale. »

Wagner était prêt, dit Maurice Barrès en commentant ces lignes, à épandre les « ondes infinies, les suaves harmonies où Tristan et Isolde aspirent à se perdre. Malheureux de son impuissance à développer publiquement ses véritables destinées artistiques, malheureux d'un amour impossible, il se rendit à Venise pour composer son deuxième acte de *Tristan*. »